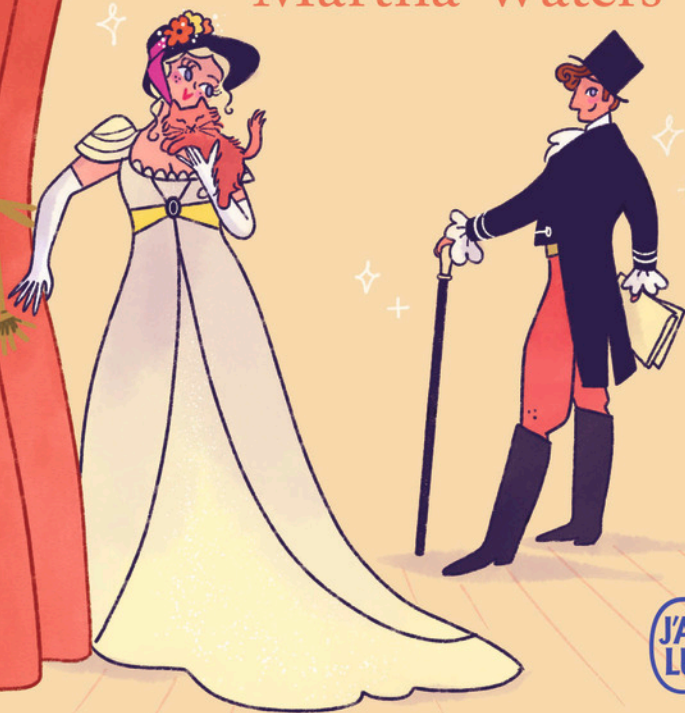


Regency

Quand lady Turner s'en mêle

Martha Waters



J'AI
LU

Martha Waters

Martha Waters est née et a grandi dans le sud de la Floride. Elle a fait ses études à l'université de Caroline du Nord, à Chapel Hill. Elle travaille dans une bibliothèque pour enfants et aime voyager pendant ses loisirs.

Quand lady Turner
s'en mêle

Aux Éditions J'ai lu

REGENCY

Les caprices de lady Violet
N° 13223

Chamailleries amoureuses
N° 13475

MARTHA
WATERS

Quand lady Turner
s'en mêle

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Berthet*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
TO MARRY AND TO MEDDLE

Éditeur original
ATRIA Paperback,
an imprint of Simon & Schuster, Inc.

© Martha Waters, 2022

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

La Régence anglaise, qu'est-ce que c'est ?

Pour la plupart d'entre nous, la Régence, période de l'histoire anglaise très prisée des auteures de romances historiques, est une notion très vague. La Régence au sens strict ne dure que de 1811 à 1820 et correspond à la fin du règne de George III. Mais le terme de « Régence anglaise » désigne parfois une période plus étendue, de 1795 jusqu'au règne de la reine Victoria.

Ah, la Régence ! Les bals de la saison londonienne, avec ses robes somptueuses et ses pierreries étincelantes ! Ainsi parées, les débutantes ne sont là que dans un seul but : décrocher un époux titré. Pourtant, sous certains corsets et coquets chapeaux couvent d'autres envies que celles de devenir épouse et mère – ou, pire, gouvernante, pour qui a eu la malchance de naître au sein de la noblesse désargentée. Quant à étudier ou à avoir une carrière, quelle absurdité !

Mais la révolte gronde sous les crinolines. Jane Austen fait de ses héroïnes des femmes à l'intelligence vive et à la langue acérée. Des pionnières avides d'égalité et de connaissances s'emparent de la cause des femmes et finissent par obtenir la création de collèges d'enseignement réservés aux femmes, à

Oxford même, en 1879. Et, en 1882, la loi sur la propriété des femmes mariées est amendée : celles-ci peuvent désormais conserver la propriété des biens qu'elles apportent dans le mariage.

À sa façon, la Régence arrime ainsi solidement la société britannique à la modernité.

Celui-ci est pour moi.

Prologue

Londres, 1813

Tout bien réfléchi, les choses se seraient sans doute mieux passées si Julian n'avait pas bu.

Oh, il n'était pas ivre mort ! C'était le milieu de la matinée après tout, et il avait pu grappiller quelques heures de sommeil entre deux étreintes énergiques, bien que peu inspirées. Il avait donc l'esprit relativement clair. Il était toutefois certain qu'une assez grande quantité de brandy flottait encore dans sa tête. Ce qui expliquait peut-être qu'il ait dû faire répéter son père plusieurs fois avant de comprendre le sens de sa demande.

— Je veux que tu vendes le Belfry.

Julian laissa échapper un rire incrédule, et les rides se creusèrent sur le visage de son père. Ils se trouvaient dans le bureau de la maison que Julian avait acquise récemment dans Duke Street – l'une des rares pièces qui fût entièrement meublée et décorée. La maison comprenait aussi un salon vide et une salle à manger dans laquelle manquait la moitié des chaises nécessaires autour de la table. Cette pièce au moins lui offrait un endroit paisible et confortable où se retrancher pour lire et s'occuper de sa correspondance.

Pour l'heure, cependant, la paix et le silence n'y régnaient pas. Assis en face de lui de l'autre côté du bureau, son père le fixait aussi sévèrement que lorsqu'il était enfant. Ces sourcils froncés trahissaient généralement une grande contrariété due à la dernière incartade de Julian. Celles-ci avaient été nombreuses. Pour n'en citer que deux, il y avait eu son renvoi d'Eton pour avoir distribué par deux fois des pamphlets licencieux, et sa tentative de fuite à Gretna Green avec la fille du maître d'écurie.

Aujourd'hui, pourtant, Julian n'était pas sûr de savoir quel écart de conduite lui valait cette demande extravagante.

— Vous ne parlez pas sérieusement, se contentait-il donc de dire.

— Je t'assure que si.

Son père, le marquis d'Eastvale, était un bel homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux bruns striés de gris. Ses yeux étaient du même bleu que ceux de ses trois enfants. Or ces yeux bleus, actuellement rivés sur son plus jeune fils, exprimaient une évidente irritation.

— Tu t'es fait plaisir. Et j'avoue que tu as fait du Belfry un établissement plus rentable que je ne le croyais possible lorsque tu l'as acheté. Mais cela suffit.

Le Belfry était le théâtre de Julian. Il en avait fait l'acquisition cinq ans plus tôt, à sa sortie d'Oxford, dans un élan juvénile qui devait beaucoup à la consommation de plusieurs bouteilles de brandy. À l'époque, c'était un bâtiment délabré à la réputation déplorable, qui employait une troupe d'acteurs dont l'enthousiasme dépassait largement le talent. Julian étant un fils cadet, il était par bonheur exempt des responsabilités qui pesaient sur les épaules de Robert, son frère aîné. Il avait donc

engagé un directeur et investi une partie conséquente de son héritage dans la rénovation du bâtiment. Puis il s'était assis, les bras croisés, et avait regardé ces messieurs de la haute société envahir les lieux. De temps à autre, quand l'envie lui prenait, il allait jusqu'à monter lui-même sur scène, ce qui avait pour avantage supplémentaire de tellement scandaliser les mères de la haute société qu'elles évitaient soigneusement de lui présenter leurs filles.

En d'autres termes, cette opération ne présentait aux yeux de Julian que des avantages. Toutefois, le nerf qui tressautait en ce moment sur la joue de son père laissait à penser que ce dernier n'était pas tout à fait de cet avis.

— Ta sœur est sur le point de faire ses débuts dans le monde, reprit le marquis en s'accoudant au bureau pour en tapoter la surface de l'index. Le Belfry suscite de plus en plus de commérages ces temps-ci. De même que ton entêtement ridicule à apparaître périodiquement sur scène. Ta mère et moi avons fait preuve d'une extrême tolérance concernant ce petit caprice, mais nous n'admettrons pas que le parfum de scandale dont tu t'entoures nuise à l'avenir de ta sœur.

Julian se raidit. *Ce petit caprice*. Au fond, il avait toujours su que c'était ainsi que ses parents considéraient le Belfry. En fait, il s'en était même félicité au début, car cela les avait empêchés de trop se braquer quand ils avaient appris qu'il l'avait acheté. Mais à présent, cette expression dédaigneuse le hérissait.

— Le Belfry est mon affaire, père, répliqua-t-il en veillant à articuler avec soin, comme toujours quand il avait trop bu.

Il eut une sombre pensée pour le Julian de la veille qui avait passé plusieurs heures à ingurgiter joyeusement « encore un dernier verre ». S'il avait

su qu'il allait devoir affronter son père – ce qui nécessitait d'avoir les idées parfaitement claires –, il serait allé se coucher avant l'aube.

— Le Belfry n'est pas loin de devenir un bordel, Julian, rétorqua son père.

— Ce n'est pas juste de...

— Le duc de Wildermere batifolant avec une chanteuse d'opéra italienne aux yeux de tous ! Sans même se cacher dans une loge ! Lord Henry Cavendish s'exhibant avec des *tripées*...

— Des jumelles, rectifia Julian d'un ton las. La troisième était leur cousine, je crois. Tout le monde trouvait très amusant qu'elle ressemble autant aux deux autres.

— Oh, bien sûr ! dit poliment le marquis. Dans ce cas, il n'y avait absolument rien d'inconvenant dans le fait qu'on l'ait vu les embrasser toutes les trois, à tour de rôle, au cours de la soirée.

Julian soupira.

— Je reconnais que nous avons eu notre lot de comportements tapageurs. Mais c'est pour cela que l'endroit attire les gentlemen. C'est un lieu où ils peuvent venir accompagnés de leur maîtresse sans risquer de tomber sur les amies de leur femme.

— Je sais que cette affaire s'est révélée très rentable, admit son père.

Julian se tranquillisa. Cette conversation allait peut-être bien tourner, et il pourrait retourner se coucher...

— C'est pourquoi je n'éprouve aucun scrupule à te demander de la vendre.

— Père...

— Tu as déjà fait un joli profit – tu as plus que récupéré ta mise, je pense. Il n'y a donc pas de raison de ne pas vendre maintenant et de te trouver

une occupation qui ne nuise pas aux perspectives matrimoniales de ta sœur.

— Frannie sera la plus belle débutante de la saison, dit Julian avec sincérité.

À dix-huit ans, huit ans de moins que lui, sa sœur était sur le point d'être présentée à la reine. Vu sa beauté et la taille de sa dot, Julian ne se faisait aucun souci pour elle. Un frère un tantinet scandaleux ne risquait pas de porter ombrage à sa réputation.

— En outre, étant la fille d'un marquis qui se trouve être l'un des hommes les plus respectés d'Angleterre, je ne pense pas qu'elle manquera de soupirants.

— Julian, j'ai l'impression que tu ne comprends pas le but de cette conversation, dit son père d'un ton conciliant. Je ne t'adresse pas une requête : je t'annonce que tu vas vendre le Belfry.

— Et quel genre d'occupation avez-vous en tête pour moi ? Au cas où vous l'auriez oublié, je suis un fils cadet, j'ai besoin de ces revenus.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Il disposait d'un héritage appréciable grâce à une grand-tante qui avait eu une affection inexplicable pour son galopin de neveu. D'autre part, la somme que lui rapporterait la vente du théâtre lui permettrait de vivre confortablement durant des années.

Mais il ne voulait pas devenir un gentleman oisif passant ses journées à lire les journaux au White's ou à discuter chevaux à Tattersall. Bien qu'ayant eu assez de bon sens pour engager un directeur dès qu'il avait acquis le Belfry, il aimait toujours jouer un rôle actif au théâtre. Cela rythmait ses journées et lui donnait un but.

Toutefois, son père demeura inflexible.

— Le clergé ou l'armée, suggéra-t-il.

Julian ricana.

— Le clergé préférerait avoir Lucifer en personne dans ses rangs !

— Et comment les en blâmer ? marmonna le marquis. Mais je suppose que l'armée de Sa Majesté serait ravie de compter un officier de plus pour combattre les Français.

Julian considéra son père avec incrédulité.

— Vous ne pensez tout de même pas que je ferais un soldat acceptable ? Je ne me suis jamais levé avant midi à moins d'y être obligé.

— Il y a un début à tout, répliqua le marquis, glacial. Si cela te rend assez respectable pour que ta sœur puisse se marier – et toi aussi, d'ailleurs –, il me semble que ce sacrifice en vaudra la peine.

— Qui parle de mon mariage ? bredouilla Julian.

Décidément cette conversation prenait un vilain tour !

— Je ne te suggère pas de réserver l'église St George pour la semaine prochaine, déclara posément son père. Mais c'est une chose à laquelle il faudrait penser.

— C'est absurde. Je n'ai pas l'intention de me marier avant dix ans, en attendant, je ne vois pas pourquoi je ne concevrais pas des projets personnels si j'en ai les moyens.

Une petite voix lui soufflait cependant que son père n'avait pas tort et que la réputation du Belfry avait tendance à basculer dans le sordide. Il l'ignora pourtant, et elle finit par être engloutie sous une vague d'irritation.

Pourquoi diable ne pourrait-il pas profiter de son argent et faire ce qui lui plaisait ? À en juger par cette conversation, les projets de son père le concernant ne correspondaient en rien à ses propres souhaits.

— Parce que ton comportement a des conséquences pour toute la famille, riposta le marquis d'une voix froide et sourde, ce qui était toujours mauvais signe. Je ne tolérerai pas que tu nous déshonores.

Julian se retint de tressaillir. *Le déshonneur*. Il n'aurait su dire pourquoi ce mot le touchait autant, mais il eut l'impression de recevoir un coup de poignard. Son adolescence et ses années à l'université avaient été vécues comme une épreuve par ses parents. En particulier pour le marquis, qui devait faire appel à toute sa patience pour admettre que son plus jeune fils ne ressemblait ni à son frère ni à son père. Son acquisition du Belfry avait été la dernière d'une longue série de frasques qui faisaient pousser des soupirs résignés à ses parents.

Il réalisait soudain que son père, bien qu'il ait désapprouvé sa conduite pendant ces années turbulentes, ne lui avait jamais donné l'impression qu'il lui faisait honte ou qu'il l'avait mis dans l'embarras.

Jusqu'à aujourd'hui.

— C'est donc ce que je suis pour vous ? demanda-t-il en se penchant en avant sans lâcher son père des yeux. Une source de honte ? D'embarras ?

Tandis qu'il parlait, Julian eut l'impression de laisser libre cours à un torrent de sentiments contenus, accumulés au fil des ans. Ne s'était-il pas toujours demandé si son père l'aimait autant que Robert ? S'il éprouvait vraiment de l'affection pour son espiègle de fils cadet, qui ne manquait jamais une occasion de semer la pagaille ?

— Tu es mon fils, déclara le marquis sans détourner les yeux. En tant que père, je t'informe que tu vas vendre le Belfry... sans quoi tu n'auras plus un sou de moi.

Julian sentit le sang battre dans ses tempes – la colère et le brandy ne faisaient pas bon ménage.

— Je n'ai pas besoin de votre argent, père. J'en ai suffisamment, dit-il en se levant pour aller ouvrir la porte. Bramble va vous raccompagner.

Son père se leva à son tour, marqua une pause et le dévisagea.

— Julian, j'ai supporté tes caprices pendant des années, dit-il d'une voix égale. Après tout, il faut bien que jeunesse se passe. Mais je ne te laisserai pas exposer notre famille au scandale. Si tu me désobéis maintenant, tu ne franchiras plus la porte de ma maison tant que tu n'auras pas réglé cette situation.

Cette mise en garde aurait dû retenir Julian, ou du moins l'inciter à réfléchir. Le marquis n'était pas homme à proférer des menaces à la légère, surtout à l'encontre d'un de ses enfants.

Mais Julian avait d'autres préoccupations. En cet instant, il était animé par un puissant besoin de prouver à son père qu'il était désormais un homme qu'on devait traiter en égal et prendre au sérieux quoi qu'il fasse.

— Si vous pensez que je déshonore la famille, c'est peut-être mieux. Mais je vous préviens, je peux faire encore bien pire, dit-il d'une voix douce.

— Tu sauras où me trouver quand tu auras changé d'avis, déclara son père avec raideur en gagnant la porte.

Le majordome attendait dans le corridor pour le raccompagner.

— Je pourrais vous en dire autant, père. Mais naturellement, la porte du Belfry vous sera toujours ouverte.

De l'eau passerait toutefois sous les ponts avant que son père le prenne au mot.

1

Elderwild, Wiltshire, 1817

Début septembre, la campagne anglaise était merveilleuse. Le soleil brillait, les abeilles bourdonnaient. L'air était imprégné du parfum des fleurs sauvages.

Emily Turner ne pouvait imaginer décor plus romantique pour la moins romantique des demandes en mariage.

Le piège avait été tendu après le petit déjeuner – si tant est que le mot « piège » puisse être utilisé pour décrire ce qui s'était passé. En l'occurrence, elle était sortie de la salle à manger et avait trouvé lord Julian Belfry rôdant devant la porte. Le verbe rôder n'était sans doute pas pertinent non plus, car l'attitude du gentleman en question était plus charmante que ce mot ne le laissait entendre.

Il fallait avouer qu'avec lui, tout paraissait charmant. En plus d'être grand, brun, et d'une beauté presque scandaleuse, il avait des yeux d'un bleu limpide qui avaient le don de vous transpercer de la façon la plus troublante. Du moins, c'était l'effet qu'ils avaient sur Emily ; elle ne pouvait sans doute pas parler pour les autres.

Faisant appel à tout son sang-froid, elle se contenta de lever crânement le menton et de demander :

— Lord Julian, vous ne retrouvez pas le chemin de votre chambre ?

— Ce serait fort possible, vu la taille de cette maison, répondit-il en s'appuyant nonchalamment au mur.

La maison en question était Elderwild, la résidence campagnarde du marquis de Willingham, dont Emily et lord Julian étaient les invités. Lord Willingham organisait chaque année une partie de chasse à la fin de l'été.

— En fait, je vous attendais, avoua lord Julian. Accepteriez-vous de faire quelques pas avec moi ?

Elle l'étudia un long moment avant de répondre sobrement :

— Je devrais demander la permission à lady Willingham.

Cette dernière, qui était aussi la grand-mère du marquis, était censée servir de chaperon à Emily, bien qu'elle n'eût pas tenu ce rôle avec beaucoup de rigueur jusqu'à présent.

— Bien sûr, s'empessa-t-il d'acquiescer.

Ce qui éveilla aussitôt les soupçons d'Emily, qui s'était attendue à quelque protestation. Après tout, Julian Belfry, brebis galeuse d'une famille d'aristocrates, déshérité par son père et propriétaire d'un théâtre, rien de moins, n'était pas le genre d'homme à considérer les chaperons d'un bon œil.

— En fait, ajouta-t-il, j'ai pris la liberté de demander à lady Willingham de nous accompagner afin que votre vertu soit protégée.

Emily ouvrit la bouche, mais avant qu'elle ait pu répondre, la voix caractéristique de la marquise douairière résonna dans le couloir.

— Ah, vous voilà !

La marquise douairière avait dans les soixante-dix ans – du moins, c'est ce qu'Emily pensait, sans toutefois oser se risquer à enquêter plus avant –, elle ne dépassait pas le mètre cinquante, mais se déplaçait avec une vivacité surprenante.

— Donc, nous allons faire une promenade par ce temps délicieux ? lança-t-elle en les rejoignant.

Elle portait une robe de mousseline jaune et un chapeau sur lequel s'amoncelaient plumes et dentelles, et semblait enthousiaste à l'idée d'une marche revigorante sous le doux soleil de septembre. Emily ne voyait aucune objection à avoir la compagnie de lady Willingham. Son amie Diana avait tout arrangé pour que celle-ci lui serve de chaperon, et jusqu'ici elle n'avait eu qu'à s'en féliciter. Elle avait toujours eu du mal à persuader sa mère de la laisser discuter avec ses amies plus de dix secondes, histoire d'avoir le temps d'aborder des sujets présentant un peu d'intérêt. Lady Willingham, quant à elle, semblait plus philosophe. Elle pensait que tant qu'Emily ne se cassait pas une jambe et ne courait pas le risque d'être déflorée dans un placard à linge, elle pouvait faire ce qu'elle voulait.

— Je... dois aller chercher mon chapeau et ma cape, bredouilla Emily, déconcertée par la rapidité avec laquelle le plan se déroulait.

— J'ai envoyé votre femme de chambre les chercher, déclara lady Willingham avec suffisance. Elle ne devrait pas tarder... Ah, la voilà !

Emily eut à peine le temps de se retourner que Hollyhock lui tendait ses affaires. Elle soupçonnait la femme de chambre de l'espionner pour le compte de sa mère. Murmurant un vague remerciement, elle se retourna. Son regard passa de lord Julian à la marquise.

— Tout a été promptement... arrangé, dit-elle d'un ton qui se voulait neutre.

Malgré tout, elle eut conscience de paraître soupçonneuse, un peu comme quelqu'un découvrant qu'une exécution a été organisée avec efficacité.

— N'est-ce pas ? dit lord Julian, qui se détacha du mur et la gratifia de son redoutable sourire. Nous y allons ? ajouta-t-il en lui offrant son bras.

La marquise n'attendit pas longtemps pour entamer sa performance d'actrice.

— Oh ! s'exclama-t-elle, à peine eurent-ils franchi les portes de la maison.

Emily et lord Julian se retournèrent et la virent presser les mains sur sa poitrine dans un geste théâtral.

— Tout va bien, madame ? s'enquit lord Julian.

— Ce n'est rien, quelques palpitations sans gravité, je vous assure, répondit lady Willingham en agitant la main. Il n'y paraîtra plus dans un instant.

Lord Julian abandonna le bras d'Emily pour offrir son soutien à la douairière.

— Oh, c'est très aimable à vous, milord ! dit-elle d'une voix mielleuse.

Emily, qui avait passé une partie de son temps avec elle cette semaine, ne l'avait jamais entendue parler ainsi. Elle se retint de lever les yeux au ciel. Peut-être montra-t-elle sans le vouloir qu'elle ne trouvait pas cette comédie convaincante, car lord Julian lui coula un regard amusé.

Elle l'ignore, et admira le paysage. Situé dans la campagne du Wiltshire, le domaine d'Elderswild était entouré de collines et de forêts. Les invités ayant déjà exploré les bois quelques jours plus tôt, lord Julian prit la direction du lac qui s'étendait à l'extrémité des pelouses, en face de la maison. Une

allée de gravier descendait en pente douce de la porte principale jusqu'à la rive. Ils l'empruntèrent en bavardant de choses et d'autres.

C'était la première fois qu'Emily était présente à la partie de chasse de lord Willingham. Elle était toujours invitée, par courtoisie, car ses amies les plus proches étaient Violet, lady James Audley, l'épouse d'un des meilleurs amis de lord Willingham, et Diana, lady Templeton, veuve et vicomtesse, qui était la sœur de l'autre meilleur ami de lord Willingham, mais ses parents ne lui avaient jamais permis de venir. La mère d'Emily aimait garder un œil attentif sur sa fille unique. Elle était d'avis que les enfants, et particulièrement les filles, devaient être le plus souvent possible sous surveillance. Surtout lorsqu'on comptait sur la beauté et la réputation irréprochable de ladite fille pour éviter à la famille, aux finances déjà précaires, de sombrer dans la ruine.

Cette année, toutefois, grâce à l'intervention de Diana, Emily était délivrée pendant deux semaines entières de la présence de sa mère et de celle du prétendant qu'elle lui destinait depuis des années.

Ce qui la laissait libre d'avoir d'autres soupirants.

Non qu'elle eût considéré lord Julian comme un possible prétendant. Sa réputation était abominable et il n'avait jamais donné l'impression d'être intéressé par le mariage. Ils s'étaient rencontrés pendant l'été. Lord Julian, camarade d'université de Penvale, le frère de Diana, s'était laissé convaincre de faire usage de ses talents d'acteur dans des circonstances peu conventionnelles et avait accepté de jouer le rôle d'un médecin dans une comédie un peu bancale. En effet, Violet avait feint d'être atteinte de phtisie et à l'article de la mort afin de ramener à elle l'époux dont elle était séparée. Bizarrement, le plan avait fonctionné. Cela étant, Emily n'était pas persuadée

que cette mise en scène ait été vraiment nécessaire pour permettre une réconciliation entre lord James et Violet. En échange de ses services, lord Julian avait extorqué à Violet la promesse d'assister à une représentation dans son théâtre mal famé.

Violet, qui n'était pas du genre à oublier une promesse, ni à laisser passer l'occasion de visiter un lieu où elle n'était pas censée mettre les pieds, s'était rendue au théâtre en compagnie de Diana et d'Emily. Durant le mois qui avait suivi, Emily et Julian s'étaient liés d'une curieuse amitié. Il valsait avec elle dans les bals de la haute société et l'avait accompagnée au concert ou à des petits déjeuners mondains. Il y avait entre eux une sorte d'accord tacite : ils savaient qu'ils pouvaient se rendre mutuellement service.

Emily ne se plaignait pas de cet état de choses. Lord Julian aimait être vu avec elle, car c'était bon pour la réputation de son théâtre. Il pensait que si le propriétaire du Belfry donnait l'impression de courtoiser une jeune fille respectable, cela jouerait en sa faveur. D'autre part, cela permettait à Emily de passer moins de temps en compagnie d'un certain M. Cartham, l'horrible gentleman qui la courtoisait depuis trois saisons, encouragé par ses parents. Elle ne se souciait donc pas trop de connaître les motivations de lord Julian.

En fait, elle ne s'en était pas souciée jusqu'à la semaine dernière. Car depuis leur arrivée à Elderwild, il donnait moins l'impression de feindre de lui faire la cour que de la courtoiser réellement et avec assiduité. Il y avait eu de longs regards insistants – si Emily en avait été à sa première saison, et non à la sixième, elle aurait pu croire que cet homme s'était entiché d'elle. Il lui proposait sans cesse de l'escorter – dans les jardins, jusqu'à la salle à manger, et même

une fois du salon à la bibliothèque pour chercher un gant qu'elle avait égaré. Lord Julian était allé jusqu'à faire allusion aux problèmes financiers de sa famille et à un imbroglio pécuniaire avec M. Cartham, laissant entendre que si elle devenait sa femme ces problèmes disparaîtraient comme par enchantement.

En somme, il était allé le plus loin qu'il pouvait sans réellement demander sa main.

Emily ne comprenait pas très bien pourquoi. Mais elle ne tarderait pas à le savoir, devinait-elle.

Cependant, cette affaire ne pouvait progresser en présence de lady Willingham. Mais soudain, comme si tout avait été réglé à l'avance, cette respectable dame les contraignit à faire de nouveau halte.

— Je crois...

Elle s'interrompit, pressa la main sur son cœur, puis lâcha :

— Je ressens de nouvelles palpitations !

— Lady Willingham, permettez-moi de vous ramener à la maison, proposa lord Julian.

Emily aurait trouvé son attitude fort galante s'il était parvenu à feindre l'inquiétude. Ce qui, en dépit de ses talents de comédien, n'était pas le cas.

— Vous n'êtes visiblement pas dans votre assiette, ajouta-t-il du ton de celui qui annonce qu'il va pleuvoir.

— Non, non, mon cher garçon, protesta-t-elle d'une voix chevrotante. J'ai marché un peu trop vite, voilà tout. Je vais rentrer tranquillement, à mon rythme. Accordez-moi ces quelques minutes seule avec mes pensées.

Sur ce, elle fit demi-tour et retourna vers la maison. Pendant cinq secondes, elle parvint à avancer d'un pas chancelant. Puis elle accéléra l'allure et s'éloigna en trotinant.

— Elle n'essaye même pas de faire illusion, commenta Emily, mi-offensée, mi-amusée. Elle me croit stupide à ce point ?

Lord Julian eut un sourire qui le fit paraître encore plus jeune qu'il n'était.

— Vous devriez prendre cela comme un compliment. À l'évidence, elle vous croit trop intelligente pour tomber dans le panneau, et donc elle ne perd pas son temps à jouer la comédie de manière convaincante.

— Seigneur, murmura Emily en suivant la marquise des yeux, que suis-je censée faire d'un tel honneur ?

— Vous promener avec moi ? suggéra-t-il.

— Comme vous l'aviez prévu, je présume.

Elle n'en reprit pas moins le bras qu'il lui offrait et ils cheminèrent en direction du lac.

— Je vous ferai remarquer que je n'ai pas demandé à la marquise douairière de renoncer à son rôle de chaperon, dit lord Julian.

— Mmm, fit Emily, sceptique.

Tout était bien trop à l'avantage de lord Julian pour être le fruit du hasard.

— Ce n'est pas ma faute, si elle a le don de lire dans mes pensées, ajouta-t-il, manifestement content de lui.

Emily rit doucement, consciente qu'elle n'aurait pas dû approuver ce genre de conspiration. Elle décida d'aller droit au but.

— Donc, je suis seule avec vous, lord Julian. De quoi souhaitiez-vous discuter ?

Lord Julian s'immobilisa. Ils avaient atteint la rive du lac et Emily contempla sa surface plane, à peine dérangée çà et là par quelques ondulations. Près de la berge opposée, deux canards glissaient paresseusement sur l'eau. Le soleil de septembre

était encore chaud. Lord Julian desserra sa cravate, seule concession à la chaleur. Il était par ailleurs impeccablement mis, et comme toujours à la pointe de la mode. Son gilet bleu rehaussait merveilleusement le bleu extraordinaire de ses yeux.

Il cilla dans la lumière, et de très fines rides se creusèrent autour de ses paupières. Puis il se tourna vers elle, sa haute silhouette la protégeant du soleil. Emily renversa légèrement la tête en arrière pour le regarder sous le bord de son chapeau.

— Lady Emily, je vous ai amenée ici, car j'espère vous convaincre de m'épouser.

Ce n'était pas la plus romantique des demandes en mariage, Julian était prêt à le reconnaître. Il n'avait jamais vraiment réfléchi à la façon de présenter sa demande s'il devait un jour en arriver là. Cette terrible éventualité lui avait toujours semblé si lointaine qu'elle ne valait pas la peine qu'il dépense trop d'énergie mentale pour cela. Plus récemment, quand il avait commencé à envisager cette possibilité, ses réflexions avaient été si intenses que la question de la demande en elle-même ne l'avait même pas effleuré.

Cependant, s'il avait pris le temps d'y penser, il était sûr qu'il aurait imaginé quelque chose de plus spectaculaire que se tenir debout au bord d'un lac, dans le soleil aveuglant, la nuque trempée de sueur, à parler mariage comme s'il discutait d'un contrat d'affaires. Il avait entendu dire que le romantisme disparaissait sitôt les vœux de mariage prononcés, mais il n'avait pas réalisé que cela pouvait se produire avant même que la jeune femme ait accordé sa main.

Cela étant, il n'était pas question de romantisme dans cette histoire.

Il balaya le lieu du regard, repéra un grand chêne à quelques pas. Sans réfléchir, il attrapa la main d'Emily, qui le suivit sans protester. Une fois à l'ombre, faisant fi de l'étiquette, il se laissa tomber dans l'herbe et leva les yeux sur elle. Elle le considérait d'un air suspicieux.

— Asseyez-vous, ordonna-t-il en tapotant l'herbe près de lui. Le sol est sec, ne vous inquiétez pas pour votre robe.

— Ma femme de chambre ne sera pas contente, si je rentre couverte de taches d'herbe, répliqua-t-elle.

Elle s'assit néanmoins, avec bien plus de grâce que lui. Puis elle dénoua les rubans de son chapeau, jeta un regard furtif vers la maison et repoussa son chapeau en arrière en orientant son visage vers le soleil.

— Ma mère serait horrifiée si elle me voyait, avoua-t-elle en s'appuyant sur ses mains posées derrière elle.

Même de profil, il vit ses traits se détendre.

C'était curieux. Jusqu'à présent, il ne l'avait jamais trouvée particulièrement tendue, pourtant, à l'instant où elle avait levé le visage, quelque chose dans son expression s'était adouci.

Elle était ravissante, naturellement. Tout chez elle était beau, depuis ses cheveux blonds qui formaient des boucles charmantes autour de son visage, jusqu'à ses joues roses et ses yeux bleus qu'elle fermait à demi pour se protéger du soleil.

Mais ce n'était pas parce qu'elle était belle qu'il voulait l'épouser. Sa beauté n'était qu'un atout supplémentaire.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Parce que vous êtes seule avec un gentleman à la réputation peu reluisante ?

— Non, répliqua-t-elle sereinement, sans prendre la peine d'ouvrir les yeux. À cause des taches de rousseur.

Julian laissa échapper un petit rire. Il vit sa bouche s'incurver légèrement, signe qu'elle était contente d'elle.

— J'aime bien les taches de rousseur.

— À en croire ma mère, la vue d'une seule tache de rousseur sur le nez d'une dame suffit à faire fuir un gentleman, condamnant la dame en question à une vie de vieille fille.

Elle entrouvrit un œil, fronça les sourcils d'une façon qu'il trouva adorable.

— Je devrais dire... de célibat ?

— Peut-être.

— Quoi qu'il en soit, cela n'avait pas l'air plaisant, déclara-t-elle. Mais, ajouta-t-elle sur le ton de la confidence, Diana a au moins deux douzaines de taches de rousseur sur le nez et, apparemment, cela n'a pas entravé ses projets matrimoniaux. Lord Willingham semble la trouver très attirante.

— C'est le moins qu'on puisse dire, répondit Julian en pensant aux regards que Willingham lançait à Diana – les regards étaient à peine acceptables en société.

Julian n'était pas prude, mais il avait apparemment ses limites. Dieu merci, les tourtereaux avaient annoncé leurs fiançailles deux jours plus tôt, on pouvait donc espérer que l'affreuse réalité du mariage mettrait bientôt fin à cette phase de soupirs lascifs.

— Emily, reprit-il, utilisant son prénom pour la première fois.

Elle tourna la tête pour le regarder. Son chapeau glissa un peu plus en arrière, exposant davantage

son visage aux rayons du soleil filtrant à travers les feuilles de chêne.

— Je ne plaisantais pas, tout à l'heure. Je veux vous épouser.

Dire qu'il le *voulait* était sans doute exagéré. En toute honnêteté, il ne pouvait dire qu'il voulait épouser qui que ce soit. Mais il s'était rendu compte récemment que le mariage était le meilleur moyen de rétablir une réputation plutôt ternie. Ayant décidé qu'Emily était la candidate idéale, il ne voulait pas être obligé de tout recommencer avec une autre.

Elle l'étudia longuement, et une ride presque imperceptible lui plissa le front.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Si Julian avait été le goujat qu'une partie de la bonne société l'accusait d'être, il aurait menti. Il lui aurait fait croire qu'il était tombé amoureux, qu'il était subjugué par sa beauté. Il lui aurait récité des poèmes, se serait jeté à ses pieds et aurait donné l'impression d'avoir tourné une page de sa vie, d'être transformé par l'amour.

Mais bien qu'il espérât convaincre le reste de la société que c'était bel et bien ce qui s'était passé, il ne pouvait se résoudre à s'engager dans le mariage en trompant sa future épouse.

— J'ai besoin d'une épouse, déclara-t-il sans détour. De surcroît, il me faut une femme qui pourra surmonter le scandale d'une union avec un homme propriétaire d'un théâtre à la réputation aussi douteuse que le Belfry. Une femme dont la réputation, au lieu d'être souillée par la mienne, m'aidera à m'élever dans la société.

Il était possible qu'elle se sente offensée par cette allusion aux divers scandales ayant touché sa famille, mais il voulait être honnête avec elle. Après tout, il ne s'agissait pas d'une cour traditionnelle,

lors de laquelle un homme tentait de séduire une dame avec des mots doux et des promesses qu'il n'avait pas l'intention de tenir. Ce qu'il lui proposait, c'était un arrangement agréable pour eux deux et n'impliquant pas de sentiments. Il n'avait pas l'intention de l'inciter au mariage sous de faux prétextes.

— Mais *pourquoi* ? insista-t-elle avec une pointe d'agacement. Jusqu'à ces derniers jours, je n'ai jamais cru que vous me faisiez vraiment la cour. Je pensais que c'était de la comédie.

Il ne fit pas semblant de ne pas comprendre, car elle avait entièrement raison. Du moins, elle avait eu raison. Ils s'étaient rencontrés en juillet quand elle avait assisté à une représentation au Belfry avec ses amies. Une sortie qu'elles avaient dû préparer avec la précision d'un général planifiant une bataille afin que sa mère n'apprenne pas où elle passait la soirée.

Julian l'avait remarquée, naturellement, car elle était très belle. C'était sûrement la première chose que tout le monde voyait, et il n'était pas homme à ignorer un joli minois. Mais, presque tout de suite après, il avait appris qu'elle était la fille unique du marquis de Rowanbridge qui, à en croire la rumeur, était terriblement endetté auprès d'Oswald Cartham. Ce dernier (fils cadet du fils cadet d'un fils cadet dont la famille avait émigré dans les colonies à la génération précédente) se servait de ses vagues origines aristocratiques pour attirer des gentlemen de la haute société dans le cercle de jeu tristement célèbre qu'il avait créé une dizaine d'années auparavant.

Si Julian avait bien compris, Rowanbridge utilisait sa fille comme une sorte de gage – c'est-à-dire qu'il autorisait Cartham à être son cavalier dans les réceptions, en échange de quoi celui-ci acceptait de repousser le remboursement de ses dettes. Julian